

Patrice Desbiens
Tout a commencé ici

Paulette Gagnon

Numéro 84, novembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42043ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, P. (1995). Patrice Desbiens : tout a commencé ici. *Liaison*, (84), 14–16.

PATRICE DESBIENS

Tout a commencé ici

Les poèmes de Patrice Desbiens sont, en soi, différents les uns des autres, mais tous sont écrits à partir d'une même perception des choses et des événements. Chaque texte renferme une noirceur, une crise de folie.

propos recueillis par Paulette Gagnon

Fringe Nord, troisième édition, août 1995, Sudbury. La salle est bondée, c'est la fête ! Un homme un peu voûté se lève, prend son verre et marche lentement parmi la foule. « If I was a stand-up comic, I'd get paid to do this », nous lance Patrice Desbiens en s'approchant du microphone qui l'attend sur la minuscule scène chez Borky's. Ah ! comme il est bon de retrouver Desbiens, peut-on comprendre des généreux éclats de rire que nous lui offrons en guise de réponse.

Au cours des minutes qui suivent, l'auditoire complice savoure des extraits du dernier recueil de Desbiens, **Un Pépin de pomme sur un poêle à bois**, paru au printemps 1995 aux éditions Prise de parole. Sous le titre de **Grosse guitare rouge**, le spectacle, qui est une production de Grandmont (aussi à la batterie), met en vedette les frères François et Pierre Lamoureux, que l'on redécouvre puisqu'ils nous offrent une musique toute en *grooves* et des solos d'une qualité exceptionnelle.

Patrice trippe et nous trippons avec lui. Il se laisse enivrer par la musique, son corps entier bat le rythme, il se transforme en guitare qui nous hurle sa douleur en plein visage. Quelques instants plus tard, une main s'est emparée d'un livre, une gorge s'est versée un rhum, et une voix s'est fait entendre, intervention du poète heureux d'être parmi les siens.

*ton pays se réveille dans
mon corps
tu te lèves et devant le miroir
tu secoues doucement les oiseaux
de tes cheveux*

*tu ouvres ta jaquette comme
un rideau de scène et
c'est le premier set*

Plus tôt en après-midi, il s'est retrouvé chez son grand ami Robert Dickson, assis à l'ombre au milieu d'un jardin, le regard serein. Il vit à Montréal depuis l'hiver 1993, après avoir passé quelques années à Québec suite à son départ de Sudbury en 1988. En parlant de son nouveau logement sur la rue Saint-Denis, il nous confie : « C'est la meilleure décision que j'ai prise depuis longtemps. J'ai quitté un beau grand quatre et demi pour aménager dans ce que j'appelle ma cellule. C'est minuscule. Je me suis débarrassé de plein d'affaires et j'y mène une vie monastique. J'ai rapetissé la matière pour grandir en-dedans... »

Il fait de la méditation, écoute beaucoup de musique indienne, roule ses boules chinoises quotidiennement. « J'suis encore rebelle, mais rebelle zen, m'explique-t-il. Le non-agir, c'est comme du karaté mental. En karaté, on dit que tu dois lire la force de l'autre pis la faire passer par-dessus ta tête. Le non-agir, c'est protéger ta santé mentale. Tu vois des conneries, mais ta défense, c'est le silence. Tu laisses passer ça tout drette. C'est ma version du zen. Assis-toé pis regarde autour. J'ai les cheveux rasés mais par en-dedans... »

« Ça m'a apporté une certaine paix. Ça va très bien comme ça. Ma vie est simple et je me sens bien. Faut que je travaille sur moé, j'ai des affaires à travailler pis j'ai plein de projets sur ma table. J't'en train d'écrire des chansons pour Brasse Camarade, j'en ai écrits une pour Breen Lebœuf, faut que je me garde aller... que je me garde un air d'aller. »

« Mes petites méditations que tout le monde trouve drôles, ben c'est comme le gars qui pédale son bicycle : je garde mon *balan*, je vois venir les arrêts, les coins, les chars... »

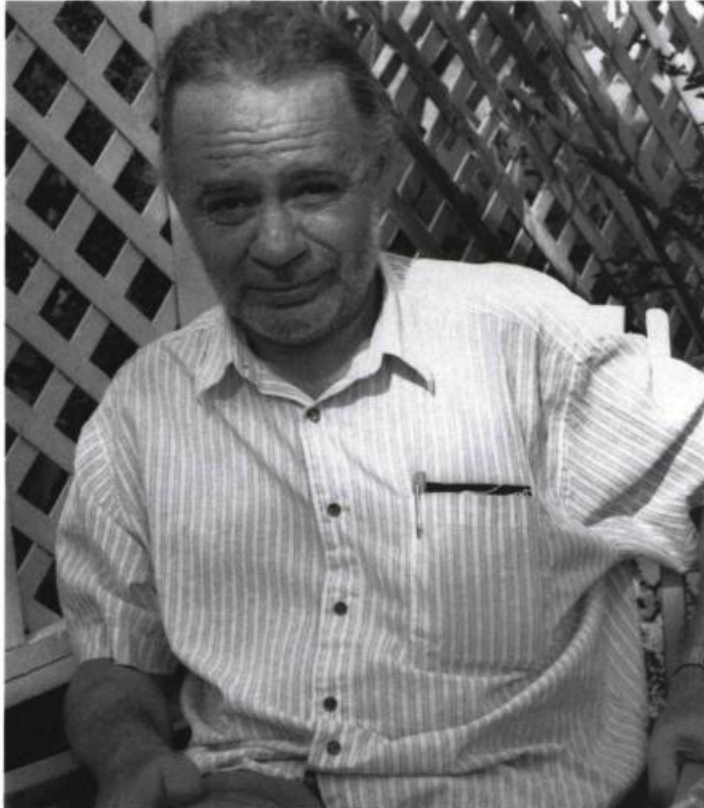
On sent la soif de vivre derrière la confiance. Desbiens a vécu des moments difficiles depuis son départ de Sudbury. Une histoire qui a mal tourné. À Québec, «...des petits déboires, des relations fâcheuses, des problèmes de subsistance. Des fois, ça me dérange pas d'en parler, d'autres fois, ça me tente pas », avait-il dit, en prenant place, tantôt.

« Ce qui s'est passé, c'est personnel. Je me suis retrouvé à un moment donné en larmes, chez des amis, avec ma petite valise pis mes textes... Ce que je n'oublierai jamais, c'est qu'ils m'ont ramassé. Y'en a encore du beau monde. »

Et il en a rencontré du beau monde, d'abord à Québec, puis à Montréal. Il y a deux ans, avec René Lussier qui œuvre en musique actuelle, il a créé *Le trésor de la langue*, spectacle qui l'amènera d'abord au Banff Arts Centre puis en France, à Paris. Il a travaillé avec Richard Desjardins sur une toune pour le film de Falardeau, *Le Party*. Il participe régulièrement à des interventions avec ceux qui sont devenus ses complices artistiques, Claude St-Jean, Martin Tétreault,

Tom Walsh, Jean-Claude Levasseur, Claude St-Jacques, Jean Derôme, tous musiciens. Ensemble, ils improvisent sur scène : « Pas besoin de pratiquer avec ces gars-là. J'ai trouvé une petite mine d'or, un milieu qui aime ça jouer, du monde qui ont plein de projets parallèles, c'est *on-going*. On ramasse du monde en chemin, on les embarque, le groupe est constamment en mouvement ; c'est un peu la direction que je prends à mon tour... »

On le sent dynamisé par ce milieu dans lequel il s'est intégré facilement. Ça lui rappelle l'époque de la Cuisine de la poésie, de l'Infonie ou encore de CANO, à l'époque de la coopérative, précise-t-il. « En plus, je travaille beaucoup en écriture. J'ai un projet de nouvelles en marche, une autre série de poèmes qui avance, pis un troisième projet sur lequel je travaille de temps en temps, quand j'ai le temps... Je participe à des lectures, j'ai même amené



« L'Ontario français ne me manque pas parce qu'il m'habite. Il ne me manque pas, où que je sois. Regarde le livre, ça parle rien que de ça ! » — Photos : Rachele Bergeron

mes Brassecan à la campagne ! »

Robert Dickson, assis avec nous, précise : « Certains diront que Patrice n'a rien publié depuis six ans (avant la sortie de ce livre de trois recueils) ; mais quand je regarde sa feuille de route depuis 1977, je constate qu'il publie, en moyenne, aux deux ans. Là, en 1995, il en sort trois. Finalement, c'est pas qu'il produisait moins ou qu'il ne travaillait pas, depuis 1989. Et *Pépin de pomme* est un très très grand

recueil. J'ai lu ce recueil à plusieurs reprises et j'ai ri et j'ai pleuré... C'est le plus beau livre de Patrice et c'est peut-être bien le plus beau livre de Prise de parole... »

Là-dessus, Patrice raconte comment un jury du Conseil des arts de l'Ontario lui a refusé une bourse d'écriture sous prétexte *qu'il se répétait*. « J pense que ces gens-là ne savent pas ce que c'est, la continuité ».

Je me répète.

Je vous répète.

Je suis en dette.

Je suis l'écho

de ma génération.

Pauvre poisson.

Encore les écailles

ébouriffées.

Regarde, maman :

On me donne de l'argent

pour écrire des poèmes.

On revient au recueil. « C'est un ramassis d'affaires ben différentes. **Le Pays de personne**, c'est une espèce de journal, à l'époque où je vivais à Québec pis que tout le monde me disait que j'avais un accent français. C'est pas ça pantoute, j'avais les dentiers tout croches pis j'essayais de parler comme du monde ». Dickson enchaîne : « **Le Pays de personne** ressemble à certains niveaux à un recueil précédent, **L'espace qui reste**. Des poèmes ben différents les uns des autres mais toujours écrits à partir d'une même perception des choses et des événements. » Desbiens nous éclaire : « Y'a une noirceur, une crise de folie ! »

Il poursuit, en parlant du deuxième titre présenté dans son dernier livre : « **Grosse guitare rouge**, c'est suite à la rencontre avec un gars en peine d'amour qui me dit *Écris des poèmes érotiques pis j'vas préparer des dessins*. J'avais, à ce moment-là, une idée de titre qui me trottait dans la tête : **Grosse guitare rouge**. Je me

suis mis à écrire pour me ramasser avec 80 pages de poèmes. J'attends encore ses dessins... »

L'affiche du spectacle, superbe dans son grand format, nous cite un texte tiré de **Grosse guitare rouge** : *La chambre est grande comme la mer, le lit est notre*

la journée. « On va prendre un p'tit break, okay ? » s'enquiert-il, tout en chassant nerveusement la guêpe qui n'en finit plus de s'intéresser à son verre parfumé. Son agent, Richard de Grandmont, lui a organisé une bonne tournée des médias et ce butinage finit par lui tomber sur les nerfs.

chez Robert, bien au chaud entre amis :

*tout a commencé ici.
sous la maison de Dickson
La grosse roche noire
ronronne comme une roue...
... pour la première fois
depuis des années
je sais où je suis.
je sais qui je suis.
la grosse roche noire
sous la maison de Dickson
est une bedaine de baleine
enceinte d'un océan de mots...*

Il restera à Montréal pour y poursuivre cette recherche de soi, en soi, cette nouvelle direction qu'il apprivoise et dont il a faim : « C'est dans la façon d'écrire que ça change. J'ai lu **Écrire** de Marguerite Duras. Elle y raconte qu'elle passe un après-midi à regarder mourir une mouche dans la fenêtre pour ensuite écrire 10-15 pages là-dessus. C'est beau, c'est dramatique. Sa copine arrive, elle lui raconte ça ; l'autre se bidonne. Yar, yar yar.

Le monde savent pas, comprennent pas. Surtout que t'es alco, comme Marguerite Duras, pis du monde comme moé. Y savent pas ce que c'est que passer l'après-midi à frencher des bols de toilettes. Non, ils savent pas ce que c'est, y s'en crissent. Faque moé, j'dis, j'vas prendre mon recul. J'ai mon petit trou, j'sais quoi faire, j'me mettrai sur le BS s'il le faut. Laissez-moé tranquille, laissez-moé travailler... »



radeau, si on tombe, on meurt. Son répondeur nous le récite d'une voix douce.

« **Pépin de pomme**, c'est spécial. Ça fait des années que j'ai ça dans la tête. Ça commencé avec ce qui s'appelait *Lettre à ma mère*, un texte de trois pages. Ça s'est développé sur plusieurs années. C'est celui sur lequel j'ai le plus travaillé », conclut Patrice.

L'homme se lève, soudainement las de toutes ces questions répondues au fil de

Il s'éloigne, jetant un regard par derrière, puis revient, quelques instants plus tard, souriant : « M'as te dire une affaire très philosophique. *God, it's good to be home !* »

Alors, l'Ontario français lui manque ? « L'Ontario français ne me manque pas parce qu'il m'habite. Il ne me manque pas, où que je sois. Regarde le livre, ça parle rien que de ça ! »

Lors de sa dernière visite, en novembre 1994, il avait écrit, un soir, assis

**UNE OFFRE
IRRÉSISTIBLE
POUR TOUS
LES ABONNÉS**

**VOIR
PAGE 47**